

Zeitschrift: Mémoires de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1914)

Artikel: Voyage d'exploration scientifique en Colombie
Autor: Fuhrmann, O. / Mayor, Eug.
Kapitel: VII: De Medellin à Bogota
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-100112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE VII

De Medellin à Bogota.

Du 21 au 25 septembre, nous restons à Medellin pour faire nos derniers préparatifs en vue de continuer notre voyage sur Manizales et Bogota. Pour diminuer nos bagages, nous expédions directement à la côte toutes les caisses contenant nos collections et nous ne gardons avec nous que le strict nécessaire, aussi nous n'avons plus besoin que de quatre mules de charge. Le 26, nous quittons Medellin après avoir fait nos adieux à nos compatriotes, et tout particulièrement à M. Bimberg, qui pousse encore l'amabilité jusqu'à nous donner plusieurs lettres d'introduction qui, dans la suite, nous seront d'une très grande utilité.

Nous suivons d'abord la même route que pour aller à La Camelia, nous repassons à Itagui, puis, laissant à notre droite le village d'Estrella, nous prenons le chemin qui, au fond de la vallée, suit tous les méandres de la rivière. Un peu avant Caldas, petite localité à laquelle on a donné le nom du célèbre naturaliste colombien décapité par les Espagnols lors des guerres de l'Indépendance, la vallée est fermée par un chaînon transversal, reliant les deux versants et au travers duquel le Porce a dû se frayer un étroit passage. Sans doute, il existait jadis au-dessus de ce chaînon un bassin lacustre qui a dû se vider en formant une cascade dont la hauteur diminuait à mesure que l'érosion creusait plus profondément les roches.

A Primavera (alt. 1860 m.), nous retrouvons nos bagages, et le lendemain matin, à cinq heures et demie, nous sommes déjà en selle et nous commençons à gravir en zig-zag l'Alto San Miguel où le Porce prend ses sources. Tout d'abord, nous traversons de maigres pâturages, puis nous atteignons la forêt ; avant d'y pénétrer, nous jetons un dernier regard sur le Porce qui étincelle aux rayons du soleil et qui traverse une vallée riche et fertile alors que le sommet des hautes chaînes des Andes centrales est occupé par de grandes forêts. A 10 h. du matin, nous atteignons un col (alt. 2478 m.), d'où malheureusement nous n'avons pas une vue très étendue, puis nous commençons la descente après une petite halte. Nous traversons le hameau de Versailles (alt. 2284 m.), qui ne ressemble guère à la ville du grand roi, car il ne se compose que de misérables huttes dont plusieurs sont en construction. Nous voyons de près la manière de procéder dont nous avons déjà parlé, et à côté de chaque hutte, nous remarquons un trou p'us ou moins profond d'où l'on extrait à mesure la terre nécessaire à la construction des murs. Par des chemins relativement bons, à travers un pays très accidenté et malgré cela monotone, nous arrivons à Santa Barbara (alt. 1928 m.), petite localité située sur les derniers contreforts des Andes centrales et d'où la vue sur la vallée du Cauca et les Andes occidentales est très étendue. Nous nous arrêtons pour manger dans la seule auberge de l'endroit et nous y sommes servis par un gamin qui n'avait certainement pas vu d'eau depuis plusieurs semaines. Avant notre repas, comme nous désirions faire un peu de toilette, on nous introduit dans une chambre sur

le lit de laquelle une poule était en train de pondre un œuf ; aussi notre arrivée inattendue la dérangea-t-elle considérablement. Vers trois heures, nos mules étant assez reposées, nous pouvons repartir, et nous descendons très rapidement vers le Cauca. Si la vue est de toute beauté, les chemins sont épouvantables et la végétation assez monotone, car les forêts ont été abattues et nous en traversons seulement quelques-unes qui deviennent de plus en plus imposantes à mesure que nous descendons vers la « tierra caliente ». Un peu avant d'atteindre l'étape du soir, nous rencontrons une caravane de mules littéralement couvertes de boue des pieds à la tête. Ceci nous laisse supposer que le chemin ne doit pas être excellent ; en effet, quand nous demandons à l'un des peons quel est l'état du sentier, il nous répond ces mots, que nous ne connaissons, hélas ! que trop bien : « Muy malo, Señores ». A peine avons-nous croisé la caravane, qu'une de nos mules de charge s'enlise si profondément dans la boue, qu'il faut la décharger pour la sortir de cette fâcheuse situation. Quelques pas plus loin, une des mules de selle perd pied dans des pantanos qui ne semblaient pourtant pas être particulièrement mauvais, et s'enfonce si brusquement, que le cavalier est projeté hors de la selle dans la boue gluante. Peu après ces incidents, nous atteignons, à la tombée de la nuit, un refuge situé dans la forêt et nous décidons d'y passer la nuit. Cet endroit ne porte pas de nom ; sur la porte de la maison est cette seule inscription : « El 93 » (alt. 845 m.).

Nous nous trouvons dans cette auberge avec une caravane transportant du tabac. Nous passons la soirée en compagnie des peons avec lesquels nous nous efforçons de causer. Nous distribuons des cigares aux hommes et aux femmes, et, à notre demande, ils se mettent à chercher sur eux des « niguas », ces fameuses puces pénétrantes des régions tropicales. La femelle a la déplorable habitude de se loger sous les ongles des orteils où elle produit des démangeaisons insupportables. Peu à peu, l'abdomen de l'animal se gonfle démesurément par suite du développement des œufs et peut atteindre la grosseur d'un petit pois. La présence de ce parasite devient dangereuse si, en se grattant, on écrase l'animal, car cela peut amener une infection accompagnée de suppuration et parfois même d'infection généralisée pouvant devenir mortelle. Il faut donc extraire ces animaux sans les blesser ; c'est ce que savent très bien faire les peons qui marchent toujours pieds nus, et surtout certaines Indiennes, dont c'est la spécialité. Elles passent leurs journées à inspecter les orteils et à les débarrasser de ces parasites ; une fois l'opération terminée, en guise d'antiseptique, elles craquent sur la plaie !

Avant de regagner ce qui nous servira de chambre à coucher, nous admirons longuement la beauté de la nuit tropicale, si calme, illuminée par les lucioles et animée par le cri des cicades. Lorsque nous nous couchons, quelques chauves-souris tournoient silencieusement autour de nos têtes. Au bout d'un moment éclate un orage formidable, comme on n'en voit que sous les tropiques, accompagné d'une pluie diluvienne, qui nous fait prévoir que, le lendemain, nous aurons à nous débattre au milieu de pantanos plus terribles encore que ceux de la veille. Le 28 septembre au matin, nous quittons ces lieux enchantés, entourés de superbes forêts, où nous admirons de grands et gracieux palmiers aux immenses grappes de fruits rouges et de nombreux groupes de bambous presque aussi hauts qu'eux, se balançant doucement au gré du vent. Nous rencontrons de grands arbres, aux branches desquels pendent de nombreux nids d'oiseaux tisseurs ; un peu plus bas, nous pénétrons dans une immense forêt, au travers de laquelle on a frayé un chemin détestable, mais des plus pittoresques. Nous retrouvons la flore épiphyte dans toute sa variété et sa beauté, les Orchidées merveilleuses qu'on ne se lasse pas d'admirer, parfois par centaines et par milliers, sur les troncs et les branches des arbres et dont les inflorescences dépassent souvent 1 m. de long. Ailleurs, nous chevauchons sous un dôme formé par les branches des Guaduas qui bordent le chemin ; ils sont souvent recouverts par une Léguineuse grimpante qui laisse pendre à l'extrémité de longs fils de 2 m. ou plus de longueur, soit ses inflorescences ombelliformes, soit ses fruits longs de 20-30 cm., et qui, semblables à des pendules, se balancent dans les airs.

Dans ces régions, l'avifaune est très riche : ce sont de magnifiques Passereaux aux couleurs éclatantes, de bruyants Perroquets, des Toucans, de gros oiseaux au plumage brun-noir, probablement des Gallinacées, qui, au sommet des plus grands arbres, poussent des cris rappelant le croassement des corbeaux ; tout autour de nous voltigent de superbes colibris et des papillons souvent plus grands qu'eux. A 10 h. du matin nous arrivons au bord du Cauca. Au point de vue géologique, cette région est très différente de la vallée du Porce que nous venons de quitter et qui est creusée dans les roches éruptives. Après avoir franchi l'Alto San Miguel, nous sommes entrés dans les terrains sédimentaires formés par un Précrétacique très plissé dont les bancs sont fortement inclinés dans la direction du Cauca. Près du fleuve, ces roches sont remplacées par des conglomérats qui semblent appartenir à la base du Crétacique.

Arrivés au bord du fleuve, nous sommes très surpris de voir, au milieu de cette région à peine habitée, un beau pont métallique suspendu. L'impression produite est d'autant plus grande que

les chemins qui y conduisent sont d'affreux sentiers défoncés. Après avoir réglé le droit de péage : 250 fr. (soit 2 fr. 50 ou 50 pesos), nous traversons le Cauca et nous gravissons les premiers contreforts des Cordillères occidentales, que nous longerons pendant trois jours.

Nous commençons par traverser des pâtures marécageux, puis nous atteignons bientôt une magnifique forêt ressemblant, quoique moins grandiose, à celles que nous venons de voir sur la rive droite du fleuve. Nous remarquons de très nombreux nids d'oiseaux tisseurs suspendus aux bran-



Nids d'oiseaux tisseurs.
(Vue prise au téléphot Vautier).

(F. M.)

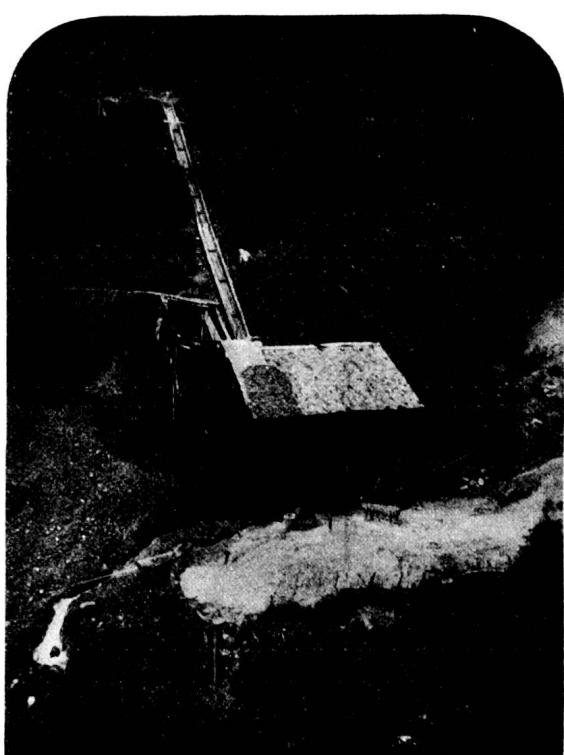
ches ; un seul arbre en portant jusqu'à 20. Puis nous sommes dans un terrain déboisé et des plus accidentés ; enfin, nous arrivons à Valparaiso, notre étape. C'est avec un soupir de soulagement que nous mettons pied à terre, car nous n'avons fait aucune halte pendant la journée et notre estomac crie famine ; depuis le matin, nous n'avons rien trouvé à manger ou à boire, et nous avions négligé de prendre des provisions de route. Valparaiso (alt. 1384 m.), situé sur la rive droite de la Quebrada Sabaletas, est un petit village séparé du Cauca par une chaîne de montagnes relativement peu élevées. Nous descendons dans la seule auberge de l'endroit, qui nous offre un confort très relatif. Le réduit où nous logeons n'a pas de fenêtre et la seule ouverture est la porte, donnant directement sur la rue, aussi sommes-nous assaillis par une foule de curieux qui viennent voir quels originaux se sont égarés volontairement dans ces parages. Pendant que nous prenons notre repas du soir, nous voyons, dans une pièce voisine, quelques Indiennes occupées à rouler sur leurs cuisses de gros cigares se vendant dans tout le pays 5 pesos (25 cent.) les 32 pièces. Tout près de nous, une fillette de cinq ans nous dévisage curieusement en fumant un de ces gros cigares dont elle chasse la fumée par le nez, comme le fumeur le plus expérimenté ! En effet, chacun fume en Colombie, les

femmes comme les hommes, et les enfants s'adonnent à cet exercice souvent dès l'âge de deux ans !

Le lendemain, par un épais brouillard, nous continuons notre voyage dans la direction de Supia. Le chemin est relativement bon, mais la végétation est très maigre et le pays très aride ; ce n'est qu'au voisinage des torrents et des rivières que la nature tropicale reprend quelque peu son exubérance. Nous passons à côté de deux petites mines d'or à Yarumito, mines dont l'exploitation des plus sommaires est munie simplement d'un moulin antioquien. Vers 11 heures du matin, nous sommes à Nueva Caramanta (alt. 2119 m.), qui se trouve sur le versant sud de l'Alto del Obispo que nous venons de franchir et qui forme la ligne de partage des eaux entre deux systèmes de rivières



Forêt au pied des Cordillères occidentales. Sur un Cecropia
des nids d'oiseaux tisseurs et au pied des Cañas bravas. (F. M.)



Mine d'or de Yarumito. (F. M.)
Moulin antioquien.

tributaires du Cauca. Caramanta, située dans le voisinage de mines d'or et de grandes plantations de café, est une localité assez importante. Pour passer de l'autre côté de la vallée du Rio Arquia, qui coule profondément encaissé au-dessous de Caramanta, nous devons, par de grands contours, franchir tous les petits affluents de cette rivière, ce qui nous donne parfois des échappées magnifiques sur cette vallée dont la région moyenne seule est cultivée, tandis que le fond et le sommet sont abandonnés à la nature. Par places, nous distinguons de grandes cascades qui se détachent comme des rubans d'argent sur le fond sombre de la végétation. A Taiza, nous quittons la vallée de l'Arquia pour franchir un col et passer dans celle de Supia. Nous nous enfonçons dans une forêt profonde par un chemin détestable où les pantanos se suivent sans interruption et semblent être, par places, infranchissables. Une magnifique vue vers le sud nous dédommage de ce mauvais pas, car, une fois hors de la forêt, nous dominons la riante vallée de Supia qui s'étend à nos pieds. A notre gauche,

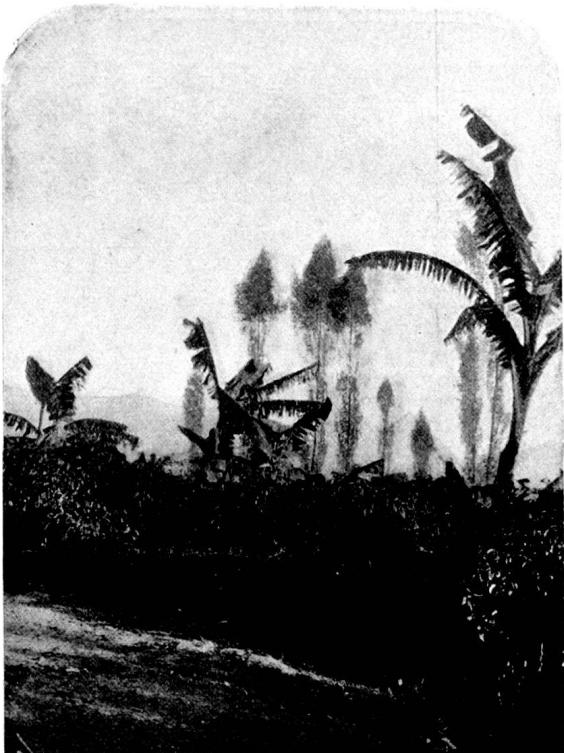
s'élèvent de hautes montagnes pyramidales, derrière lesquelles se trouvent les importantes mines d'or de Marmato, appartenant à une compagnie anglaise. Devant nous, c'est la vallée qui, de loin, semble être bien cultivée, mais qui l'est en réalité fort peu; dans le lointain, nous distinguons deux grandes taches vert pâle que nous prenons d'abord pour de petites lagunes, mais qui, vues à la lorgnette, sont des cultures de maïs et de canne à sucre; tout au fond se devinent les premières maisons de Supia au delà desquelles les collines se relèvent pour fermer la vallée bordée, à notre droite, par de hautes montagnes. Nous descendons de notre observatoire par un chemin en zig-zag, très rapide, et à la tombée de la nuit, nous arrivons à Supia (alt. 1226 m.). C'est un endroit fort peu intéressant; il est habité presque exclusivement par des nègres et des mulâtres, aussi sommes-nous très heureux d'en repartir le lendemain 30 septembre au matin.

Cette région, comme du reste tout le département du Cauca, dans lequel nous avons pénétré à Caramanta, forme un contraste frappant avec l'Antioquia. Les cultures y sont beaucoup moins nombreuses et surtout beaucoup moins bien soignées; la population, où domine l'élément nègre, est paresseuse et préfère au travail un « dolce farniente ». Nous traversons d'abord la vallée du Rio Supia pour gravir les montagnes qui la séparent du Rio Sucio. Toute cette région est très accidentée, mais très monotone, car la végétation est maigre et rabougrie sur tous ces vallonnements arides. Depuis le fond de la vallée du Rio Sucio (alt. 879 m.), par un soleil de plomb, nous gravissons péniblement les flancs de l'Alto Chaqueño (alt. 1273 m.), d'où le panorama est magnifique. Tandis que derrière nous s'étend cette région aride et dénudée que nous venons de traverser, à nos pieds, ce sont les riches forêts des régions chaudes et le Cauca, profondément encaissé entre les montagnes recouvertes d'une abondante végétation. A midi, nous arrivons au bord du fleuve (alt. 814 m.) et nous

Plantation de café près de Filadelfia. (F. M.)

faisons halte dans une auberge pour nous reposer et laisser reposer nos mules. Là, le fleuve est extrêmement rapide, mais nous parvenons cependant à trouver un endroit où nous pouvons prendre un bain rafraîchissant et faire une toilette quelque peu sérieuse et très nécessaire, car nous constatons qu'on s'habitue facilement à vivre dans la saleté du milieu ambiant.

Dans cette contrée, les conglomérats ne présentent rien de particulier, contrairement à ce que nous avons vu au Paso de Concordia. Durant toute la journée, nous avons traversé des régions éruptives, tandis que de l'autre côté du fleuve, nous rencontrerons des schistes micacés fortement plissés d'un bleu verdâtre. Nous franchissons le Cauca sur un pont suspendu où les mules ne peuvent passer que deux à la fois pour éviter de trop forts balancements. Nous nous trouvons de nouveau au pied des Andes centrales et nous remontons pendant quelque temps une étroite vallée que nous quittons pour gagner Filadelfia (alt. 1589 m.). Nous arrivons de nuit au village et nous nous débattons avec peine dans les effroyables pantanos qui en forment l'entrée.





PONT DE BAMBOU SUR LE CHINCHINA (CAUCA)
(Photographie de M. J. Herzog, de Saint-Gall).

Le lendemain, avant de repartir, nous faisons le tour de la place et nous voyons plusieurs enfants prendre de l'eau à la fontaine et la transporter dans des tiges de bambous. Ces tiges ont une longueur de 2 à 6 entre-nœuds, et pour que l'eau ne s'écoule pas pendant le trajet, on applique un petit morceau de toile sur l'ouverture. Dans toute cette région, on transporte l'eau dans ces cruches d'un nouveau genre que l'on porte, soit sous le bras, soit sur l'épaule.

Nous partons à 7 heures du matin et nous prenons la montagne en écharpe en longeant des plantations de café. Près d'un col, nous voyons quelques huttes construites en bambous et à claire-voie, aux parois formées par des tiges de bambous fendues et ouvertes, ce qui leur donne l'aspect de lattes très étroites. A côté des huttes se trouve le poulailler traditionnel, consistant en une perche verticale portant à 2 ou 3 mètres du sol des traverses horizontales sur lesquelles vient se poser, le soir, la gent ailée qui est ainsi à l'abri des quadrupèdes carnassiers. Le long des chemins, nous croisons souvent des indigènes portant au marché, qui se tient toujours le dimanche, des volailles attachées par les pattes aux deux extrémités d'un bâton posé sur l'épaule. Ces animaux n'ont pas l'air d'être incommodés par ce genre de locomotion ; nous avons entendu un coq chanter à gorge déployée, malgré cette position anormale.

Nous descendons dans une vallée assez profonde en traversant plusieurs « Quebradas » le long desquelles la végétation est particulièrement luxuriante. A un contour du chemin, nous ne sommes pas peu surpris de rencontrer huit hommes transportant un piano suspendu à des cordes ; nous nous arrêtons un moment pour voir au prix de quelles difficultés cet instrument est cahoté au milieu des pantanos. On se représente sans peine le prix élevé que doit coûter un piano transporté ainsi à dos d'hommes depuis le Magdalena jusque dans l'intérieur, et l'état dans lequel il arrive souvent à destination. Peu après avoir croisé ce convoi bizarre, nous trouvons le chemin tout à coup interrompu ; il a été emporté par les eaux quelques jours auparavant. Nous devons descendre dans la Quebrada Sardina, que nous suivons pendant 2 km. environ. S'il ne nous est pas toujours très facile de nous frayer un passage au milieu des galets de la rivière, par contre, la nature qui nous entoure est admirable. Au-dessus de nos têtes s'arrondit un dôme de verdure formé par des arbres gigantesques et d'élégants Guaduas, tandis que des plantes épiphytes qui s'en détachent, se balancent mollement au-dessus des eaux qui les reflètent. Arrivés au confluent de la rivière avec le Tarea (alt. 1274 m.), nous traversons ce dernier à gué et nous montons rapidement dans la direction de l'Alto Cantadelicia (alt. 1939 m.) où nous rejoignons le chemin de Salamina ; toute cette région, entièrement déboisée, n'offre aucun intérêt. Depuis le hameau de Cantadelicia, nous montons encore pendant près d'une demi-heure pour arriver à Neira (alt. 1992 m.). Sur ce chemin, qui est la grande voie de communication entre Medellin et le centre minier de Manizales, nous nous trouvons en nombreuse compagnie.



Marché de Neira.

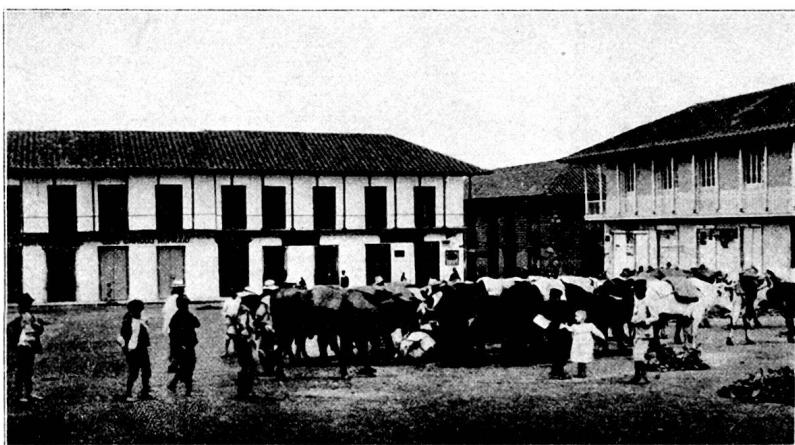
(F. M.)

C'est dimanche, jour de marché par conséquent, et la Plaza est encombrée de gens venus pour faire leurs emplettes. Les marchands se groupent suivant leurs spécialités ; près de l'église se vendent des poteries très primitives ; plus loin, c'est la mercerie ; à une autre place, des femmes offrent des cigares et du tabac, tandis que dans un angle sont groupés les marchands de maïs et de sel. Le fond de la place est occupé par des bouchers qui étaient leur viande sur des bancs qu'un petit toit de toile protège contre l'ardeur du soleil ; alentour se promènent, sans aucune timidité, de nombreux gallinazos en quête de déchets de viande. Ils sont plus nombreux encore sur les toits des maisons voisines où ils prennent bien souvent cette attitude si caractéristique et si pittoresque qu'on ne retrouve que chez certains rapaces. On voit se profiler sur le ciel ces grands vautours noirs, les penes de leurs ailes étendues et raidies, bizarres et hiératiques, semblables aux aigles impériales des blasons ou des monnaies.

Comme nous ne pouvons arriver le soir même à Manizales, nous passons la nuit à Neira, et le lendemain 2 octobre, nous nous mettons en route pour cette ville importante. Le chemin que nous

suivons est très fréquenté et bordé de cultures. Près des cinq Quebradas que nous traversons, la végétation devient intéressante : partout ailleurs, la montagne est dénudée dans la zone voisine du chemin.

A 11 heures $\frac{1}{2}$ du matin, nous arrivons à Manizales ; nous traversons la ville pour descendre à l'hôtel Internacional qui nous offre un confort relatif, mais suffisant pour les deux jours que nous passons à nous reposer. Non



La Plaza de Manizales avec un troupeau de bœufs de charge.

seulement, nous avons besoin de repos après une semaine de chevauchées ininterrompues dans un pays très accidenté et par des chemins exécrables, mais nos mules boitent et sont à bout de forces. Sur leur dos, on voit de larges plaies produites par le frottement continu du bât ou de la selle sur la peau. Aussi sommes-nous obligés de changer de mules, car les nôtres devraient se reposer trop longtemps avant de pouvoir se remettre en route.

Grâce à une lettre de recommandation de M. Bimberg, nous trouvons facilement les mules nécessaires, ce que nous aurions eu de la peine à faire dans une ville aussi affairée que Manizales. Nous réussissons aussi à mettre la main sur un excellent peon qui nous accompagnera jusqu'à la fin de notre voyage et nous rendra de précieux services. Jose Maria Soto est un Antioquien typique, fort, vigoureux, bien musclé, intelligent, travailleur et chercheur infatigable, ce qui nous aidera plus d'une fois. Contrairement à beaucoup de voyageurs qui ne cessent de se plaindre de leurs peons, nous n'avons jamais eu le moindre ennui avec lui, sauf une fois ou deux où le beau sexe exerça sur lui une attraction trop forte !

Manizales (alt. 2109 m.) est une ville de 30 000 hab. située au cœur des Andes centrales et perchée comme un nid d'aigle sur un plateau, adossé d'un côté au massif du Ruiz tandis que les trois autres côtés sont en pente très inclinée. La situation est celle d'une forteresse de montagne, et Manizales est considérée avec raison comme la clé de la province de l'Antioquia. La ville fut fondée

en 1848 par l'Antioquien Palacios qui avait exploré la région où il espérait trouver de l'or. Depuis sa fondation, et malgré des arrêts momentanés dus aux tremblements de terre de 1875 et 1878, la ville n'a pas cessé de s'accroître. Actuellement elle est la troisième ville importante de Colombie au point de vue commercial. Manizales doit sa prospérité et son développement rapide à ses nombreuses mines d'or et à sa situation à la frontière des États de l'Antioquia et du Cauca ; tous les produits d'exportation et d'importation passent par là pour arriver soit au Magdalena, soit au Cauca. De plus, comme les commerçants antioquiens n'aiment guère sortir de leur département, ils amènent dans cette ville les marchandises que les habitants du Cauca viennent y chercher. Enfin, sur une longueur de plus de 50 km. vers le sud, les Cordillères sont infranchissables, à cause des massifs gigantesques du Ruiz et du Tolima, recouverts de neiges éternelles, et c'est de Manizales que partent tous les passages importants conduisant à Ambalema et à Honda sur le Magdalena. La contrée étant très souvent ravagée par des tremblements de terre causés par le voisinage du Ruiz dont le cratère est éteint depuis longtemps, les habitations sont construites très légèrement ; elles sont souvent même en bambous seulement. Les deux grandes églises de Manizales elles-mêmes, sont en bois mais recouvertes d'une sorte de carapace en plaques de tôle peintes à l'huile. La couleur claire de ces édifices leur donne un aspect très particulier et les fait ressembler bien plus à des pièces montées qu'à des églises. La ville est comme toutes les autres, avec cette différence qu'il y règne une activité considérable ; malgré son importance, elle n'est reliée

au monde extérieur que par des chemins épouvantables, entrecoupés d'horribles pantanos, terreur des voyageurs pendant la saison des pluies ; parfois même, ces chemins deviennent tellement impraticables que Manizales peut être isolée pendant quelques jours de tous les centres voisins.

Nous avons la chance de rencontrer à Manizales deux Français, représentants de maisons de commerce, et qui, très au courant des conditions économiques, ont pu nous donner une quantité de renseignements intéressants. Aucun négociant étranger n'est établi dans cette grande ville, car il serait soumis à des tracasseries continues de la part des négociants indigènes. La fièvre de l'or et des spéculations minières plus ou moins honnêtes fait rage dans ce centre minier ; comme beaucoup d'autres voyageurs, nous sommes souvent accostés dans la rue ou poursuivis jusqu'à l'hôtel par des gens qui nous exhibaient des minerais d'or ou nous offraient des mines à des prix fantaisistes. Le nombre des mines déclarées dans cette région est très grand et augmente presque chaque jour ; mais deux seulement semblent être particulièrement riches et exploitées rationnellement : La Cascada et La Union.

Conduits par M. Gregori, un négociant de la ville auquel nous étions recommandés par M. Bimberg, nous faisons une petite excursion aux environs immédiats de Manizales, au bord du contrefort sur lequel la ville est bâtie. De là nous avons la chance d'admirer partiellement les sommets neigeux du Ruiz, ce géant des Andes qui se dresse à 5590 m. et qui est le plus souvent



Vue de la mine d'or La Cascada.

caché dans la brume. Vers l'Ouest, nous devinons dans le lointain les méandres du Cauca, séparé de nous par plusieurs contreforts, et au delà se dressent les Andes occidentales du Choco qui se perdent dans le bleu du ciel ; à nos pieds s'étend la ville qui ressemble à un grand damier.

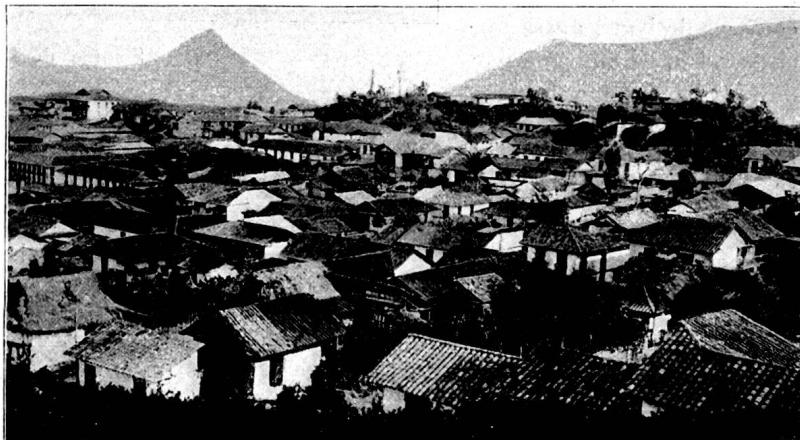
Le 4 octobre, nous partons à 10 heures et demie du matin, après avoir attendu plus de 4 heures les mules que nous avions retenues. Avant de quitter la ville, nous voulions expédier en Suisse quelques lettres et cartes, mais à notre grand étonnement, le bureau de poste n'avait pas de timbres pour l'étranger. Nous devons donc prendre nos lettres à Honda où le même fait se reproduisit, si bien que notre correspondance ne put partir que de Bogota, huit jours plus tard !

Pendant un certain temps, nous marchons sur une route large et carrossable que nous abandonnons pour prendre un affreux sentier qui gravit les pentes du Ruiz, fort intéressantes pour le géologue et très riches en roches éruptives anciennes ou d'origine plus récente. La région traversée depuis le Cauca jusqu'à la Quebrada Sardina est formée de schistes micacés, auxquels succèdent des conglomérats rouges plus ou moins inclinés. Depuis le confluent des rivières Sardina et Tarea, on pénètre dans une région de sédiments calcaires renfermant par places des bancs de charbon, puis on passe dans la zone des roches éruptives fortement décomposées.

Au moment où nous entrons dans la forêt, la pluie se met à tomber avec violence, et pendant 3 heures et demie, nous pataugeons dans des pantanos effroyables, les plus terribles et les plus interminables que nous ayons rencontrés jusqu'à maintenant.

Dans un des plus mauvais passages, une des mules marche sur un cadavre enlisé et caché par la boue et aussitôt une odeur si nauséabonde se répand que nos bêtes intrépides reculent. Un peu plus loin, nous voyons un malheureux cheval abandonné, tout tremblant, qui hennit d'une façon lugubre, à bout de forces et couvert de boue jusqu'aux oreilles, prêt à s'effondrer. Au-dessus de lui, des Gallinazos décrivent de grands cercles dans les airs, attendant le moment où l'animal s'affaissera pour se précipiter sur lui, l'éventrer et le dévorer. (Plus haut, nous ne rencontrerons plus ces vautours noirs qu'on voit partout, depuis le bord de la mer jusqu'à 3000 m. d'altitude.) Tout le long de la route conduisant au col du Ruiz et sur l'autre versant, les cadavres et les squelettes de mules et de bœufs sont très nombreux et nous prouvent que les chemins sont redoutables. Du reste, en Colombie, on rencontre assez souvent, soit au milieu des chemins, soit sur les bords, des cadavres d'animaux en décomposition ou des squelettes dépecés par les vautours et sur lesquels on est obligé de passer : ce sont les pauvres bêtes de somme, enlisées dans les pantanos ou ayant succombé sous les coups et qu'on abandonne ainsi à une mort lente et terrible.

A mesure que nous montons, la végétation change de caractère ; peu à peu, les fougères arborescentes et les palmiers font place à des arbres qu'on ne trouve que dans la région des paramos andins qui commencent à partir de 2800 m. d'altitude. Là-haut, il pleut presque tous les jours ; les



Vue générale de Manizales.

arbres se recouvrent d'innombrables épiphytes, ou de mousses et lichens, tandis qu'à terre et sur les troncs croissent d'élegantes fougères finement découpées.

A $4 \frac{1}{2}$ heures, nous arrivons à l'Alto Elvira (alt. 3678 m.) d'où nous prenons un mauvais sentier qui nous conduit à la mine d'or Union (alt. 3595 m.) que nous atteignons à la tombée de la nuit, harassés de fatigue et couverts de boue, après une chevauchée ininterrompue de $8 \frac{1}{2}$ heures par des chemins indescriptibles.

Nous présentons à l'Administrateur une lettre d'introduction que la direction nous avait très aimablement remise à Manizales et qui nous vaut un accueil chaleureux. C'est avec le plus grand plaisir que nous acceptons le frugal repas des mineurs qui nous

réchauffe, car nous sommes transis et à demi-morts de faim, n'ayant rien pris de toute la journée. Après avoir posé bien des questions au sujet de la mine que nous visiterons le lendemain, nous nous retirons dans les chambres mises à notre disposition et nous nous couvrons de tout ce que nous pouvons, car le froid est très vif.

Le lendemain matin, nous sommes réveillés en sursaut par la cloche qui appelle les mineurs au travail. Nous nous levons rapidement et, depuis la véranda, nous admirons le lever du soleil derrière les cimes neigeuses du Ruiz. Nous avons en effet le rare bonheur de jouir d'une vue superbe sur ce massif géant aux neiges éternelles qui se dresse devant nous, imposant et majestueux. Longtemps nous restons là, ne pouvant nous arracher au spectacle grandiose de cette montagne étincelante de blancheur sous les rayons du soleil, spectacle d'autant plus frappant que sous cette latitude de 5° , les neiges éternelles ne commencent qu'à partir de l'altitude du Mont Blanc !

Il ne fait pas chaud, $4 \frac{1}{2}^{\circ}$ seulement, et c'est avec plaisir que nous nous réchauffons (F.M.) avec une tasse d'un excellent cacao bouillant,



Sommet du Ruiz.



Aspect des arbres dans les Paramos du Ruiz.

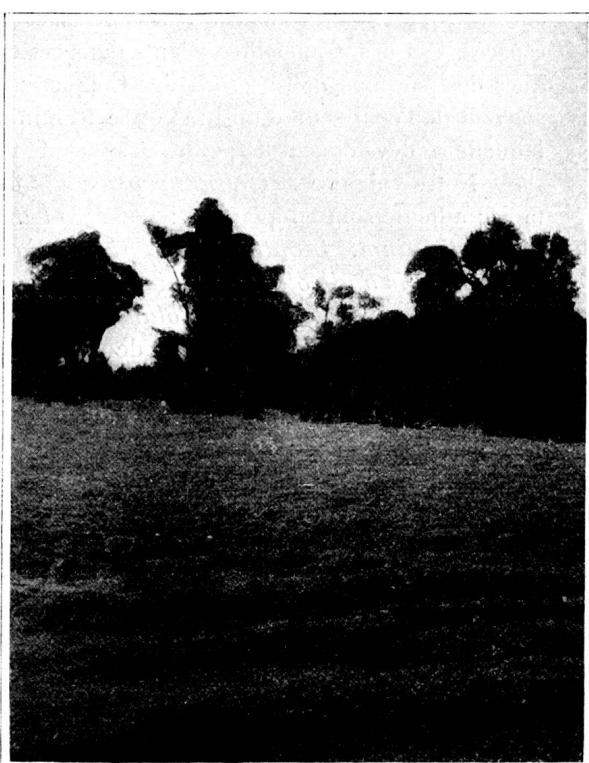
(F.M.)

puis nous allons visiter la mine. Celle-ci est exploitée depuis peu de temps et son filon principal se trouve au milieu d'une roche granitique que nous pouvons suivre dans les galeries. Le minerai extrait passe par des moulins antioquiens qui le réduisent en fine poudre ne renfermant pas d'or à l'état libre, mais en combinaisons. Il faut traiter cette poudre chimiquement ; pour cela, on la transporte à dos de mules à La Cascada, mine très riche, située quelque 100 m. plus bas et où se trouvent des installations de cyanuration montées par notre compatriote le Dr Zürcher. Notre visite terminée, nous enfourchons nos mules et nous partons pour les paramos du Ruiz.

La région des « Paramos » commence dans les Andes colombiennes, à l'altitude de 2800 m., et se trouve plongée la plus grande partie de l'année dans le brouillard et la pluie, alternant



Paramos du Ruiz. Forêts avec leur revêtement de mousses, de lichens et de plantes épiphytes. (F. M.)



Paramos du Ruiz.
Chênes à la lisière de la forêt. (F. M.)

avec des ouragans et de formidables orages. C'est d'ailleurs aussi sous une pluie fine et froide que nous avons traversé cette intéressante zone d'une nature toute particulière. Nous commençons par rencontrer une forêt étrange à l'aspect chaotique, où les arbres, aux formes bizarres, sont recouverts d'épiphytes, surtout de fougères et d'Orchidées. Des mousses et des lichens s'accrochent aux troncs, aux branches et aux plus petits rameaux, les relient entre eux en formant des sortes de grands rideaux d'un vert sombre plus ou moins noirâtre qui peuvent masquer parfois les frondaisons. Les formes bizarres des arbres sont dues soit aux vents qui les tordent et les décharnent, soit aux orages et à la foudre. Certains n'ont plus que quelques maigres rameaux à l'extrémité de branches dénudées ; d'autres sont à moitié morts, d'autres ont été renversés et gisent à terre en voie de décomposition ; par places se dressent des fragments de troncs qui se recouvrent rapidement

d'une riche végétation. Dans cette étrange nature, le sol est détrempé, l'eau dégoutte des arbres et le passage est très difficile ; les animaux même ne peuvent s'écartier du chemin frayé. A côté de nombreux *Fuchsia* (*F. ampliata* et *quindiuensis*) et *Calceolaria perfoliata*, nous voyons avec surprise de magnifiques grappes d'Orchidées du genre *Odontoglossum* qui, malgré le froid très vif des nuits, atteignent cependant de grandes dimensions. Dans cette région si humide, le sol est tellement détrempé qu'après chaque pluie d'innombrables ruisselets se creusent un lit dans les prairies et obligent ainsi le voyageur à traverser toute une série de rigoles plus ou moins larges.

A côté des forêts s'étendent de vastes prairies recouvertes d'un maigre gazon où se développent en foule, par endroits, des *Hypericum* ligneux (*H. acerosum, aciculare, laricifolium* et *caracasanum*), pressés les uns contre les autres, et surtout des *Espeletia* (*E. grandiflora*) qui se dressent espacés, tels des candélabres géants dans ces contrées désolées. Les *Espeletia*, plantes caractéristiques des paramos andins sont des Composées ; leur tige peut atteindre 3 m. de hauteur, elle est souvent de l'épaisseur d'un bras et se termine par une rosette de feuilles argentées au milieu de laquelle se développent de petites grappes de fleurs d'un jaune d'or.

Notre vulgaire *Trifolium repens*, aux fleurs d'un blanc un peu rosé, forme par place un vrai tapis ; ailleurs sont en quantité : *Senecio ledifolius*, *Cotula minuta*, *Gnaphalium spicatum* et *stachydifolium*, *Leontopodium graphaliooides*, *Gentiana corymbosa*, *Bartsia laticrenata*, *Oreomyrrhis andicola*, *Epilobium meridense*, des Alchémilles (*A. nivalis, orbiculata* et *tripartita*), des *Peperomia* (*P. blanda* et *Hartweginna*), des *Salvia*, *Satureia*, etc. pour ne pas prolonger une sèche énumération de tout ce que nous avons eu l'occasion de voir et de recueillir.¹

La faune de ces régions élevées est pauvre ; à peine voyons-nous quelques oiseaux aux couleurs ternes (pies, merles et piussons), contrastant avec les plumages éclatants de ceux des terres chaudes. Par contre, nous sommes très étonnés de rencontrer à ces altitudes de nombreux colibris dont les cris stridents troublient seuls le silence. Si la faune apparente est pauvre, plus riche est la faune cachée sous le bois mort et sous les troncs d'arbres en voie de pourriture.² Vers midi, nous faisons une petite halte dans une hutte appelée Letras (alt. 3671 m.), située un peu au-dessous du point culminant de notre chemin. Nous nous y restaurons, puis nous gagnons le col situé à 3820 m. d'altitude. Il serait intéressant de parler ici de la distribution verticale des plantes et animaux les plus intéressants de la Colombie. Pour éviter de longs développements, nous donnons ci-après trois tableaux qui permettent une comparaison facile de l'altitude à laquelle apparaissent ou disparaissent les divers groupes de plantes et animaux. Ces données sont tirées de Bürger et Vergara et ont été corrigées et complétées d'après nos observations personnelles.³ (Voir graphiques ci-après.)

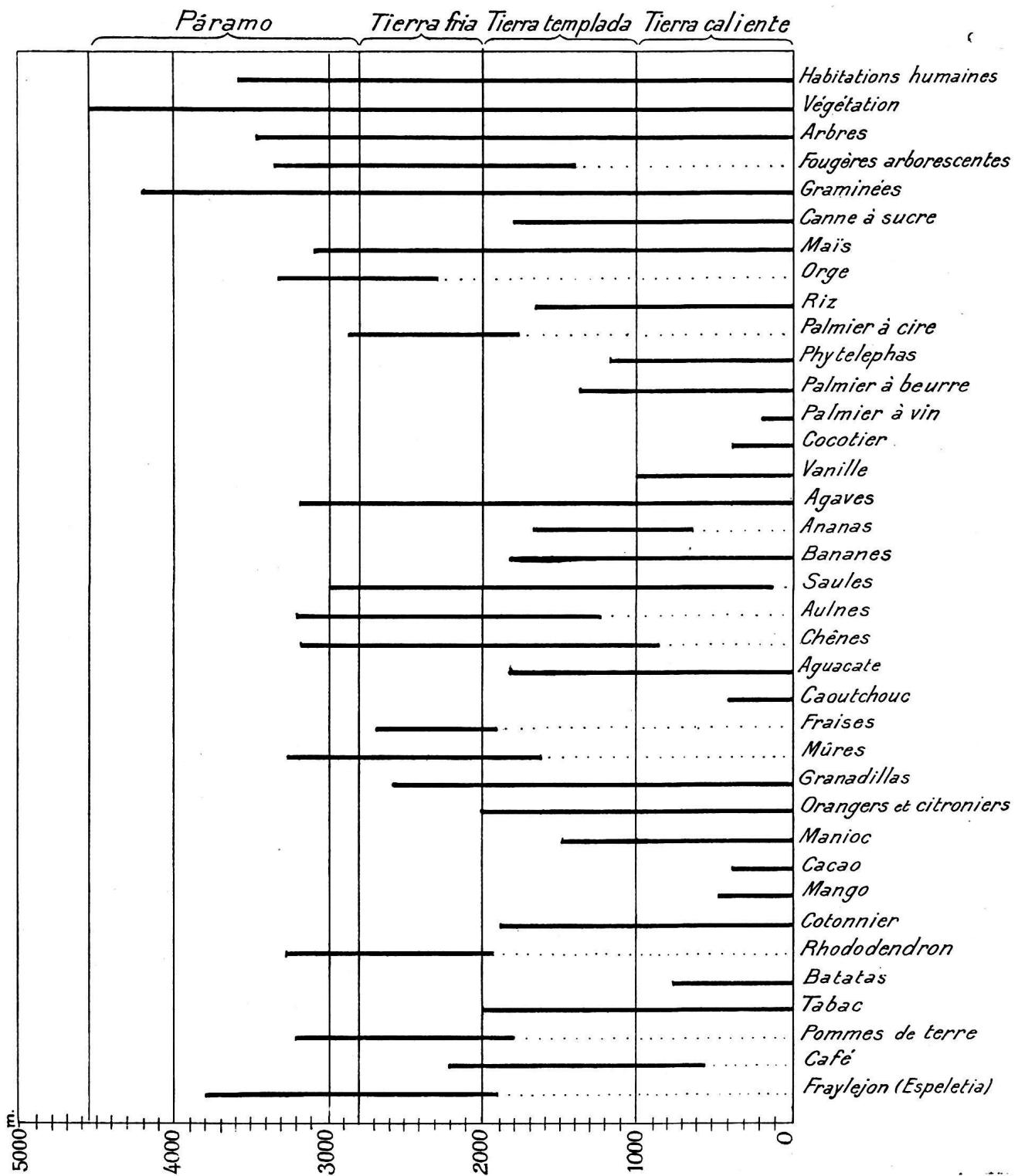
Depuis un moment, la pluie a cessé de tomber, et lorsque nous nous engageons sur la pente orientale des paramos, par un heureux hasard, le ciel se débarrasse de ses nuages épais et pendant quelques instants, nous jouissons d'une vue magnifique. A notre droite se dresse le Ruiz avec ses neiges étincelantes et son petit glacier, tandis que devant nous se distinguent les Cordillères orientales vers lesquelles nous allons et dont les teintes bleues se confondent peu à peu avec le bleu du ciel.

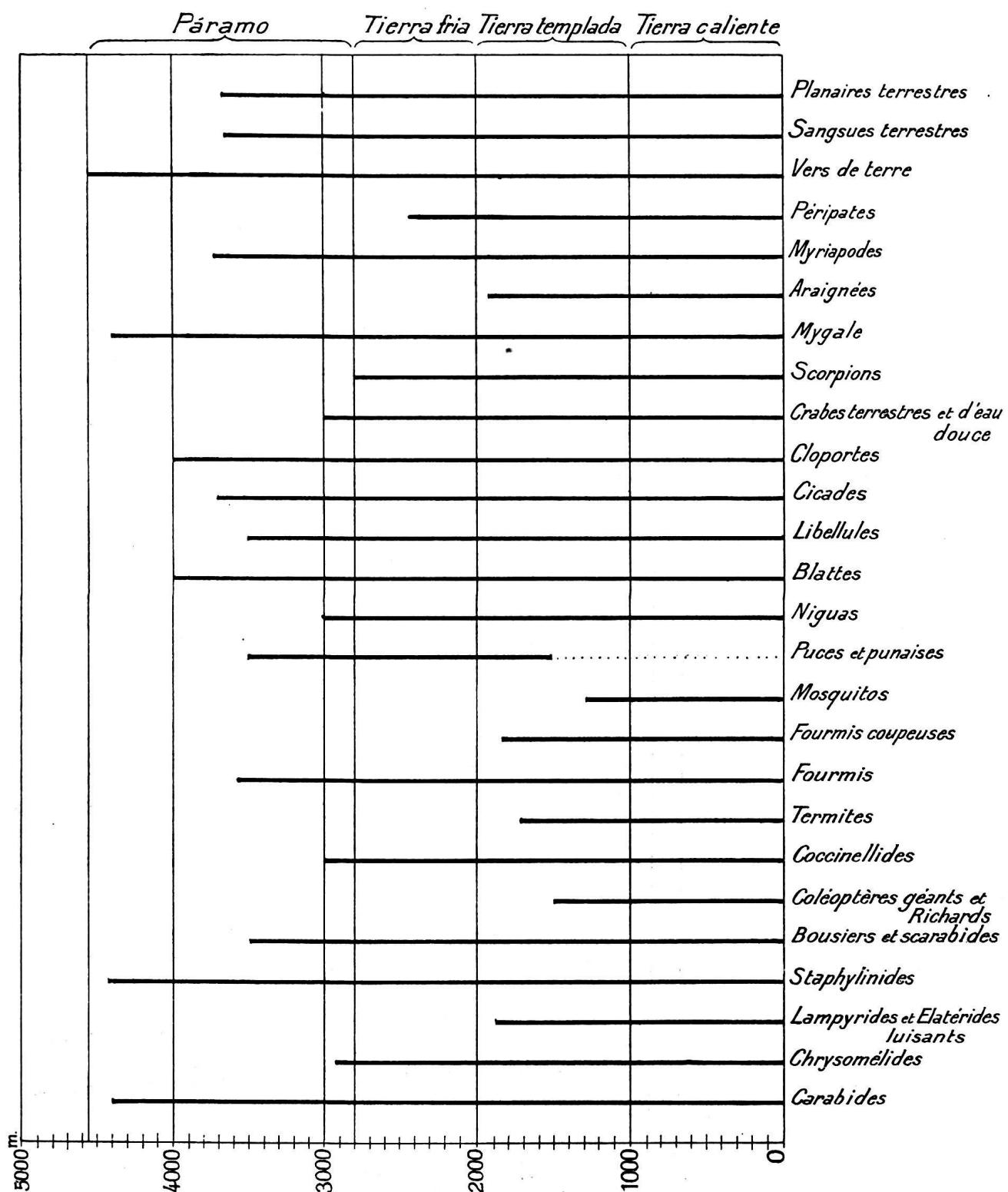
Notre chemin descend rapidement en longeant ou en traversant de petits cañons creusés dans la roche éruptive décomposée, et au fond desquels coulent de petits ruisseaux. Par places, la roche à nu présente très nettement des traces d'un ancien glacier, et cette intéressante question se pose à

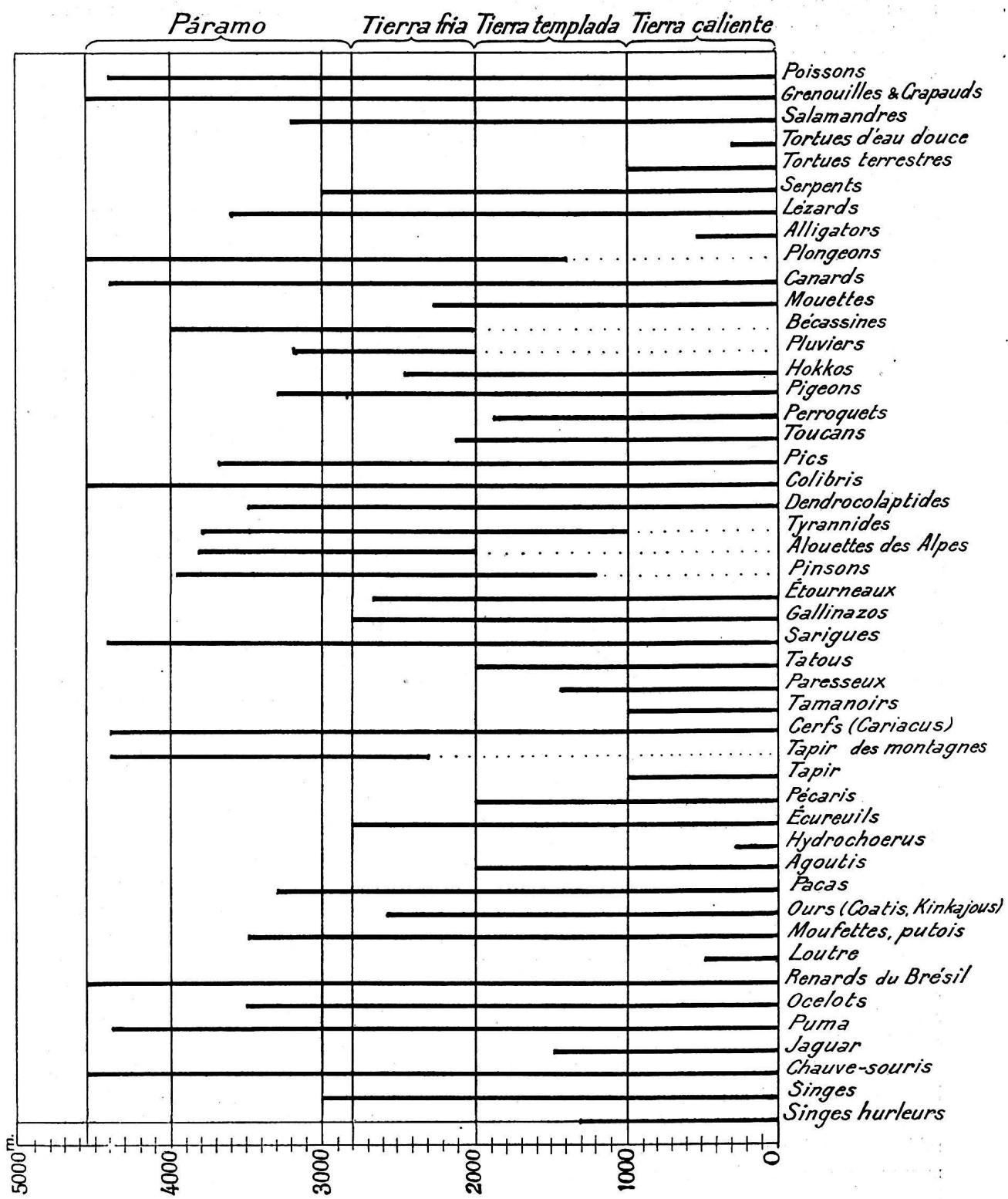
¹ Espèces nouvelles recueillies dans les Paramos du Ruiz : *Breutelia falcatula* ; *Puccinia ruizensis* et *paramensis* ; *Polypodium Mayoris*.

² Espèces nouvelles recueillies dans les Paramos du Ruiz : *Andiodrilus ruizanus*, *Blanchardiella paramensis*, *Macrobiella columbiensis*, *Vaginula fuhrmanni*, *Scytodes ruizensis*.

³ OTTO BÜRGER, *Reisen eines Naturforschers in tropischen Südamerika*. Leipzig, 1900. — VERGARA-VELASCO. *Nueva Geografía de Colombia*. Bogota, 1901-1902.





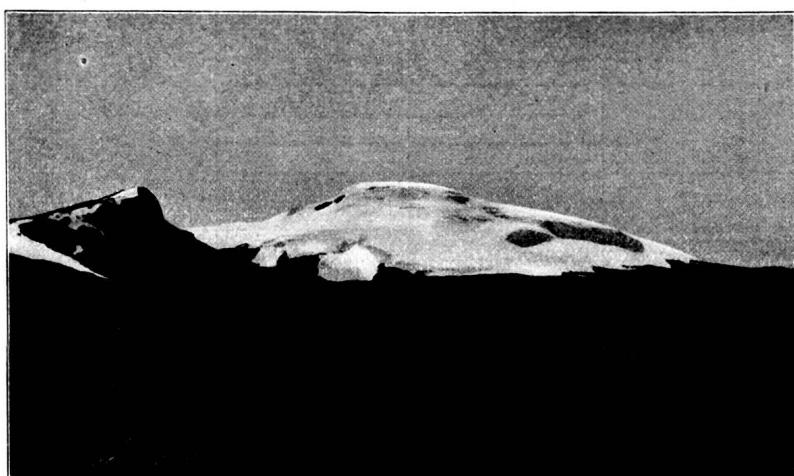


nous : Y a-t-il eu dans les Andes tropicales, près de l'Équateur (nous sommes par 5° de lat. nord) une époque glaciaire ?

La limite des neiges éternelles se trouve au Tolima et au Ruiz, à une altitude supérieure à celle des plus hauts sommets de nos Alpes ; de ces cimes, les glaciers sont-ils aussi descendus dans les vallées aboutissant au Cauca et au Magdalena ? Albert Heim, le géologue bien connu de l'Université de Zurich, écrivait encore en 1885 : « Dans la zone tropicale de notre terre, il n'y a pas trace d'une époque glaciaire. » Vu la difficulté d'atteindre les hautes montagnes de la région tropicale, les observations qu'on a pu faire dans ce domaine sont de date récente. Pour ne citer que celles qui ont été faites dans la région voisine de celle où nous nous trouvons, Hans Meyer, qui étudia les géants des Cordillères situés sous l'équateur, observa que la limite inférieure des glaciers, qui était jadis à 3700 ou 3800 m., est aujourd'hui à 4500 ou 4600 m., ce qui donne une différence de niveau de 900 m. En Colombie, Hettner et Regel observaient des polis glaciaires dans le Cocui,

à 4000 m., et dans la région du Tolima, à 3600 m. En descendant des paramos du Ruiz, nous avons vu à deux reprises des polis glaciaires à des altitudes beaucoup plus faibles : 3501 m. et 3309 m.

Donc sur le versant oriental des Cordillères centrales, où le climat est et était plus humide que sur le versant occidental, les glaciers seraient descendus beaucoup plus bas que ne l'indiquent les observations précédentes et la différence de niveau serait, d'après



Sommet du Ruiz.

nos observations, d'environ 1200 m. Ces résultats coïncident parfaitement avec ceux de l'expédition Steinmann, Höck et Bistram en Bolivie, qui constatèrent que sur le versant oriental, les traces glaciaires descendent jusqu'à 2600 m.

En résumé, il résulte des études faites, que les hautes montagnes des tropiques, en Amérique et en Afrique, présentent deux périodes glaciaires séparées par une période interglaciaire bien marquée. Pendant la première, comme en Europe, le recouvrement par la neige et la glace était plus considérable que pendant la seconde. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est que ces deux époques glaciaires correspondent aux deux dernières des trois ou quatre époques glaciaires de l'Amérique du Nord et de l'Europe. Actuellement, comme chez nous, la limite des neiges et des glaciers recule. La concordance parfaite sur tout le globe, de l'oscillation des limites des neiges et des glaciers actuels et de la période diluvienne, est fort intéressante et a une portée théorique qui ne peut se discuter ici.

Nous étions en train d'examiner de près les polis glaciaires, lorsque le passage d'une nombreuse caravane de bœufs pesamment chargés nous arracha à nos observations. La traversée de la Cordillère centrale dans cette région est particulièrement difficile et pénible à cause de l'état déplorable des chemins, aussi transporte-t-on de préférence les marchandises à l'aide de bœufs. Ces animaux peuvent porter des charges plus lourdes que les mules, ils ont le pas plus sûr, probablement à cause de la conformation de leurs pieds, ce qui compense l'extrême lenteur de leur marche. Sou-

vent nous avons rencontré le long du chemin des campements comprenant une tente des plus primitives, autour de laquelle sont empilées les marchandises. Les arrieros s'installent tant bien que mal sous cet abri pour faire leur cuisine et dormir, tandis que les animaux, livrés à eux-mêmes, se nourrissent de ce qu'ils trouvent. Autrefois, peut-être encore maintenant, si la saison est très mauvaise, les bœufs servaient d'animaux de selle pour franchir les passages dangereux.

Notre chemin descend toujours et nous arrivons dans un petit vallon marécageux où nous voyons de nombreux Fraylejon (nom espagnol des *Espeletia*), puis nous remontons jusqu'à une petite crête (alt. 3481 m.) où nous assistons, à notre étonnement, à un changement complet et très brusque de la végétation, comme si cette crête formait une barrière. Derrière nous s'étendent les paramos dans tout ce qu'ils ont de plus caractéristique, tandis que devant nous commence la forêt des terres froides avec ses fougères arborescentes (*Cyathea Mettenii* var. *caucana*, plus bas *Alsophila armata*) et plus loin ses palmiers (*Oreodoxa* spec.). Nous descendons très rapidement le versant oriental des Andes centrales en traversant de grandes forêts. Vers 4 heures, nous sommes au-dessus d'une sorte de paroi de rochers, au pied de laquelle nous voyons nos mules de charge qui nous attendent; elles nous ont précédés pendant la traversée des paramos que nous avons faite très lentement pour y recueillir force observations et collections. Comme la descente se fait par des escaliers formés de dalles de granit glissant, nous mettons pied à terre, pour éviter tout accident.

L'endroit où nous devons passer la nuit s'appelle Morron (alt. 2619 m.) et se compose de trois maisons où nous trouvons un gîte primitif. Les gens ne sont pas habitués à recevoir des voyageurs, aussi ont-ils de la peine à trouver de quoi apaiser notre faim, et, faute de mieux, nous sommes obligés de nous contenter de quelques œufs et de cacao. Morron est situé sur la croupe dénudée d'une montagne, de chaque côté de laquelle se trouvent les profondes vallées de deux affluents du Guali; dans ces vallées, surtout à notre droite, la végétation est riche et abondante.

Le lendemain matin, nous partons pour Soledad, et depuis une petite éminence, non loin de Morron, nous voyons pour la dernière fois, dans toute sa splendeur matinale, le Ruiz complètement découvert. La colline où nous sommes n'est plus formée de roches éruptives, mais de schistes. Jusqu'à Soledad le chemin est assez monotone et peu accidenté; nous suivons la crête d'une montagne qui se détache perpendiculairement du massif du Ruiz. Le village de Soledad (alt. 2310 m.), que nous atteignons à midi, est un misérable endroit où nous ne trouvons à nous restaurer que chez un particulier. Il est situé à l'extrémité de la crête que nous avons longée toute la matinée; de là, on



Forêt, versant oriental du Ruiz, près de la limite inférieure des paramos. A gauche, une fougère arborescente (*Alsophila armata*). (F. M.)

plonge sur la vallée profondément encaissée du Rio Aguacatal. Par un mauvais sentier en zig-zag, très rapide, nous arrivons au fond de la vallée où la végétation est d'une rare exubérance. A la hauteur de Soledad, le Rio Aguacatal fait un coude brusque, coupant transversalement la chaîne que nous suivons depuis Morron. Il passe par un étroit défilé auquel aboutit notre sentier qui franchit la rivière sur un pont de bois couvert (alt. 1440 m.), long d'une quinzaine de mètres seulement. Sous nos pieds, la rivière coule impétueusement, resserrée entre deux parois de rochers presque perpendiculaires formés de schistes précrétaciques.

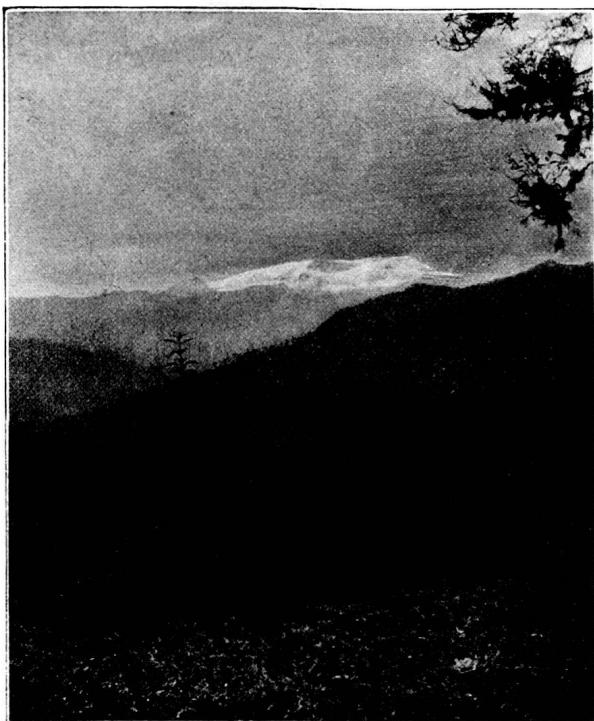
Il nous faut attendre assez longtemps avant de traverser le pont où passe une grande caravane de bœufs transportant des matériaux destinés à des machines pour les mines de la région de Manizales. Une fois le pont franchi, nous gravissons l'autre versant de la vallée en nous efforçant d'éviter la rencontre des retardataires de la caravane. En effet, ces animaux, comme les mules, vont toujours droit devant eux, sans se détourner de leur chemin et sans s'occuper des gens ou des bêtes qu'ils peuvent croiser.

Au haut de la montée (alt. 2267 m.) et vis-à-vis de Soledad se trouve le village de Guarumo (alt. 2159 m.), dont toutes les maisons sont construites en planches et couvertes de toits de bardeaux. Un peu plus loin, au hameau de Partida, nous rejoignons le chemin qui, par Salamina, traverse les Andes centrales plus au nord. Depuis le matin, nous allions dans la direction du nord, mais nous commençons enfin à nous diriger vers l'Est en descendant (tout en remontant bien souvent !!) vers Fresno (alt. 1474 m.) où nous arrivons à 7 heures et demie du soir. Nous trouvons à nous loger dans une auberge où nous jouissons d'un confort relativement grand, et le lendemain matin nous continuons notre route. Pour sortir du village, nous devons faire un grand détour, car le chemin

habituel est défoncé et impraticable depuis plusieurs jours.

Durant toute la journée, nous longeons la croupe ondulée d'un chaînon qui s'abaisse de plus en plus jusqu'à la plaine de Mariquita. Cette région est assez habitée et surtout très fréquentée ; les forêts ont à peu près disparu, aussi le sol est-il aride et la végétation, de même que le paysage, sont-ils peu intéressants.

Après Fresno, nous voyons d'abord des terrains formés de minces couches de terre glaise colorée en rouge, en jaune et en bleu, puis nous pénétrons dans une région de conglomérats inclinés dans la direction de l'Ouest. Ces conglomérats renferment par places des blocs arrondis de roches éruptives ayant jusqu'à 1 m. de diamètre. Ce sont ces conglomérats qui, plus bas, forment ces nombreuses mines d'or d'alluvions que nous rencontrons au bord du chemin et qui eurent jadis un si grand renom. A tous moments nous longeons ou nous croisons de grandes conduites amenant l'eau nécessaire aux machines hydrauliques des mines.



Sommet du Ruiz. (F. M.)
(Vue prise des environs de Morron.)

Depuis l'Alto Palenque (alt. 1163 m.), nous jouissons d'une vue superbe sur les vastes llanos de Carrapatas, au milieu desquels s'élèvent par places des collines aux formes bizarres. Plus loin, au delà du Magdalena dont nous distinguons les méandres, se dresse la première chaîne des Cordillères orientales.

Nous descendons rapidement la montagne, et à mesure que nous approchons du fond de la vallée, la chaleur devient de plus en plus insupportable. Enfin nous arrivons dans la plaine, et après avoir franchi le Rio Guali sur un pont, nous atteignons Mariquita. Mariquita (alt. 547 m.), fondée en 1550, fut jadis le principal centre minier de toute cette région. Ce n'est plus maintenant qu'un misérable village qui n'a d'autres restes de son ancienne importance que quelques vieilles maisons espagnoles ; les mines d'or sont aujourd'hui très peu productives et sans grande importance.

C'est à Mariquita que mourut le célèbre conquistador espagnol Quesada, qui s'empara de la Savane de Bogota à laquelle il donna le nom de « Valle de los Alcazares » et fonda Bogota, la capitale du vice-royaume de Nouvelle Grenade. Après avoir établi solidement la domination espagnole dans sa nouvelle conquête, Quesada s'embarqua pour l'Espagne afin d'y rendre compte de ses voyages. Il fut disgracié pour s'être présenté richement vêtu à la cour qui portait le deuil de la reine Isabelle ; il rentra en Colombie et cet homme, qui avait connu les honneurs princiers et qui s'était emparé de richesses immenses, mourut misérablement de la lèpre à Mariquita.

A Mariquita, nous abandonnons nos mules fourbues et blessées et nous nous dirigeons vers la gare pour prendre le train qui nous conduira à Honda. La ligne traverse dans toute leur longueur les llanos, vastes plaines couvertes d'une herbe maigre et desséchée par un soleil de feu (on n'est plus qu'à 220 m. d'altitude) et de quelques arbrisseaux. Aux environs de Honda se dressent des collines peu élevées, aux formes bizarres, modelées par l'érosion dans une épaisse couche de tuf qui recouvrirait tous les llanos à l'époque tertiaire ou quaternaire et qui devait provenir de la région éruptive du Ruiz. Il ne reste plus, comme témoins de ces formidables éruptions, que ces quelques collines de tuf volcanique au bord du Magdalena près de Honda.

Vers 5 heures, nous arrivons à Honda et descendons à l'hôtel Santander où nous trouvons avec joie un peu de confort. A peine étions-nous arrivés, que nous avons la visite d'un fournisseur de mules qui, ayant été prévenu de notre arrivée par M. Gregori, de Manizales, venait se mettre à notre disposition. Ce peu scrupuleux personnage devait du reste abuser de notre qualité d'étrangers et ne nous amener le lendemain que des bêtes étiées et fourbues, au lieu des animaux robustes qu'il nous avait promis.

Honda, la Profonde (alt. 212 m.), est située sur la rive gauche du Magdalena, encaissée entre les montagnes ; elle a une température moyenne de 29°. C'est une ville de 4000 habitants, très importante, car elle est le point terminus de la navigation sur le Haut et sur le Bas Magdalena. Elle est aussi le lieu de passage obligatoire du commerce d'importation et d'exportation du centre de la Colombie et de Bogota en particulier ; c'est de là que nous pénétrerons dans les Cordillères orientales avec leurs curieux hauts plateaux, où fut fondé en 1538 l'ancien vice-royaume de Nouvelle Grenade avec sa capitale Santa-Fé-de Bogota.

Nous avons de la peine à nous habituer à la chaleur torride qui règne à Honda, car nous venons d'une altitude de près de 4000 m. où la température nocturne était voisine de 0°, aussi ne sommes-nous pas fâchés de quitter cette ville le 8 octobre pour gravir les Andes orientales. Pour atteindre le pont suspendu qui traverse le Magdalena, nous sommes obligés de franchir à gué une rivière assez large, mais peu profonde ; une fois sur la rive droite du fleuve, après avoir payé un fort droit de péage, nous commençons à monter. Nous chevauchons maintenant sur le « Camino real » qui relie directement Honda à Bogota en escaladant trois des Cordillères orientales. Ce chemin n'a de royal que le nom ; en réalité, c'est l'ancien sentier tracé par les Indiens et il n'est guère meilleur actuellement qu'autrefois. Alors qu'il eût été si facile de construire une route carrossable en évitant de faire trois

ascensions, ainsi que le proposait un ingénieur français, on a préféré consacrer des sommes énormes à mal entretenir cette voie très fréquentée qui était, il y a peu de temps encore, la seule qui reliait Bogota avec le monde extérieur. Si les fondrières sont relativement peu nombreuses, le chemin n'en est pas meilleur pour cela ; il est pavé par places, mais de telle manière que les mules préfèrent marcher à côté, car elles risquent soit de glisser, soit d'engager leurs sabots dans l'intervalle séparant les pierres.

Nous voyons avec étonnement, au bord du chemin, une locomotive toute rouillée, enfouie au milieu d'une riche végétation : c'est tout ce qui reste d'un commencement de ligne de chemin de fer qui devait relier Honda à Bogota. Cette ligne fut commencée il y a une trentaine d'années ; mais à peine 4 ou 5 km. étaient-ils construits que la compagnie fit une faillite frauduleuse, en engloutissant d'importantes subventions de l'État. Comme cela arrive trop souvent en Colombie, dès les premiers coups de pioche, on avait fait venir à grands frais de l'étranger des locomotives et des wagons qui ne furent jamais utilisés et dont nous voyons les carcasses exposées à toutes les intempéries le long de la route.

L'ascension de la première Cordillère nous dégoit passablement à cause de la pauvreté de la végétation qui ne rappelle que de très loin celle des bords du Bas Magdalena ; les forêts et les cultures manquent et l'on ne voit guère que des taillis ou des régions dénudées. Sur ce célèbre « Camino real », nous rencontrons et dépassons des caravanes de mules lourdement chargées, conduites par des peons criant et jurant sans cesse ; elles apportent à Bogota, isolée sur les Hauts plateaux, les produits des terres chaudes et les marchandises d'outre-mer. D'autres troupes de mules descendent à vide et nous pouvons voir les corps de ces pauvres bêtes couverts de grosses plaies que personne ne songe à soigner. Ce qui nous frappe le plus, c'est de rencontrer des Indiens isolés ou en famille, portant sur le dos, comme des bêtes de somme, de lourdes charges retenues par un ruban qui passe sur le front. Nous remarquons avec étonnement que ces indigènes du Cundinamarca présentent un type mongol très prononcé qui semble accuser une parenté asiatique indubitable des plus curieuses. Tous ces Indiens ont les vêtements en lambeaux, un air misérable et une expression d'indicible tristesse. Ce sont là les descendants des glorieux Chibchas qui régnaien jadis sur les Hauts plateaux et qui avaient une civilisation très développée, civilisation que les Espagnols s'acharnèrent à détruire par des procédés atroces. Les pauvres descendants de cette race supérieure vivent aujourd'hui dans une ignorance crasse et n'ont plus aucun souvenir ni de leurs dieux, ni de leurs traditions, ni de leur langue.

Un peu au-dessus de Consuelo (alt. 1340 m.), nous arrivons au sommet de la première Cordillère (alt. 1423 m.), d'où nous jouissons d'une vue merveilleuse. Devant nous, c'est le flanc de la montagne abrupte qui descend jusqu'au Magdalena dont les méandres étincelants ressemblent à un gigantesque ruban d'argent. Au delà des vastes llanos de Carrapatas se dressent les Cordillères centrales, au milieu desquelles nous devinons le Ruiz que nous avions vu de si près quelques jours auparavant. Derrière nous, s'élève la seconde chaîne des Cordillères orientales dont nous sépare une vallée assez profonde, au fond de laquelle se trouve Guaduas (alt. 1015 m.). Nous atteignons ce petit village à la tombée de la nuit et nous logeons dans une maison qui fut certainement jadis la maison de campagne d'un riche Espagnol.

Le lendemain matin nous partons de bonne heure, pour gravir la seconde chaîne de montagnes, dont le sommet est à 1949 m. d'altitude ; de là-haut, on domine la profonde vallée du Rio Negro, où se trouve la petite ville de Villeta (alt. 858 m.). Comme nous sommes un dimanche, nous pensions trouver les habitants propres et endimanchés ainsi que nous l'avions toujours vu. Mais au lieu de cela, nous ne voyons que des gens misérables avec des vêtements en loques et dont l'aspect extérieur seul montre déjà leur infériorité vis-à-vis des Antioquiens, infériorité qui se manifeste par beaucoup d'autres signes encore. Après un repas réconfortant pendant lequel nos mules peuvent se

reposer, nous commençons à gravir la troisième et dernière chaîne qui nous sépare de la Sabana de Bogota. Le chemin écharpe la montagne au milieu d'une nature aride et dénudée, très peu intéressante ; la seule chose imposante est la profonde vallée qui forme à nos pieds un gouffre immense. Après une longue et pénible journée, nous arrivons à notre dernière étape, La Sensitiva (alt. 1932 m.), auberge très confortable où nous pouvons passer la nuit.¹

Le lendemain matin, nous partons avant 6 heures pour Agua Larga où le chemin, détestable jusqu'alors, devient une route carrossable. Nous voyons en effet de nombreux chars à deux roues, pesants et massifs, trainés par quatre bœufs. Ces animaux ont au nez un anneau dans lequel passe



Chibchas du Cundinamarca.



Chibcha du Cundinamarca.

une lanière de cuir qui sert à les diriger ; le conducteur, armé d'une longue perche dont l'extrémité porte une mollette métallique mobile et aux dents acérées, harcèle continuellement ces pauvres animaux.

Peu à peu, la végétation change d'aspect et devient beaucoup plus intéressante. Nous voyons de nombreux *Digitalis purpurea*, des *Fuchsia*, des *Calceolaria*, et toute une flore bien différente

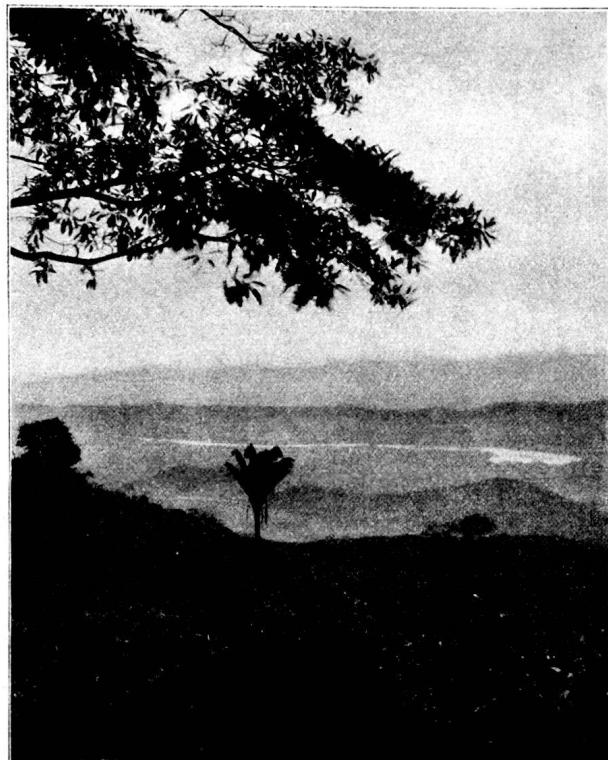
¹ Espèces nouvelles végétales et animales recueillies entre Honda et la Sabana de Bogota :

I. Plantes nouvelles : *Puccinia Sarachæ* et *solanicola*; *Coleosporium Fischeri*; *Uredo Cyathulæ* et *Baccharidis anomala*.

II. Animaux nouveaux : *Geoplana bilineata*, *Pseudothelphusa dispar*, *Peripatus bimbergi*, *Ribautia fuhrmanni*, *Cranaus calcar*, *Rhinocricus instabilis*.

de celle que nous venons de quitter et qui était remarquable surtout par sa pauvreté. Vers 8 heures du matin, nous arrivons au sommet de la dernière Cordillère et nous voyons devant nous, à perte de vue, une immense plaine, la fameuse « Sabana de Bogota ».

Ce haut plateau, de 1000 km² de superficie, fut jadis sans aucun doute un grand bassin lacustre dont le niveau s'abaisse progressivement, à mesure que l'écoulement au bord sud se creusait jusqu'au fond du lac, niveau de la Sabana d'aujourd'hui. Les seuls vestiges qui restent encore de cette époque lointaine sont de nombreuses lagunes et des marais peu profonds. Cette vaste plaine, grâce à son origine, a de tout temps été très fertile; avant la conquête espagnole, elle était habitée et cultivée par les Chibchas, dont la civilisation était presque aussi avancée que celle des Incas et des Aztèques.



La plaine du Magdalena (F. M.)
(Vue prise de Consuelo).

lement de la locomotive pendant la formation du train. Le matériel roulant est très joli et très confortable et c'est avec délices que nous échangeons le dos de nos mules contre des sièges plus stables et plus rembourrés. On file à toute vitesse pour rattraper le temps perdu et nous admirons le paysage qui s'enfuit rapidement. Tout d'un coup, nous remarquons que la vitesse diminue sensiblement et que nous nous arrêtons; en regardant par la portière, nous constatons avec peu de plaisir que notre wagon s'est détaché du convoi et reste en panne, tandis qu'à un contour de la voie, nous apercevons la queue du train qui disparaît à toute allure. Tout le monde se met à pousser des cris de détresse pour attirer l'attention et nous voyons heureusement au bout d'un moment le train faire machine arrière pour venir nous chercher. Nous profitons de cette halte inattendue pour recueillir quelques plantes, parmi lesquelles l'une se trouve être particulièrement intéressante, *Chrysocelis*

L'interprétation des géologues qui font de la savane le fond d'un ancien lac se retrouve dans les légendes des Chibchas. Ils racontent « qu'au temps des amours du demi-dieu Bochica et de la déesse Witaca, celle-ci, pour se venger des infidélités de son mari, fit d'un seul coup mourir tous ses fils, les Hommes, par une formidable inondation du Funza. Ils furent tous engloutis sous les vagues furieuses du Grand Lac. Mais le dieu renvoya son épouse abominable, renversa d'un coup de pied la barrière des Andes, donnant ainsi naissance à la chute de Tequendama, et il remplaça cette mer agitée et maudite par une riche mer de moissons: la savane de Bogota ». ¹

Nous admirons longuement cette perspective imposante, puis nous nous dirigeons vers Facatativa (alt. 2595 m.), que nous voyons à quelques kilomètres et où nous trouvons le chemin de fer qui traverse toute la Sabana pour aboutir à Bogota.

Un peu après 1 heure et demie, nous partons avec un assez grand retard dû à un déraillement

¹ PIERRE D'ESPAGNAT, *Souvenirs de la Nouvelle Grenade*. Paris, 1901.

Lupini nov. gen. et spec. Après cet incident, nous reprenons notre course à travers la Sabana qui est par places entièrement inondée. Les bords seuls de cette immense plaine sont cultivés; tout le reste est occupé par des pâturages où se fait en grand l'élevage du bétail. Nous voyons en effet de nombreux troupeaux de bœufs, et aux places où la plaine est inondée, ils ont de l'eau jusqu'au poitrail.

Le 10 octobre, un peu après trois heures, nous arrivons au terminus de la ligne, à Bogota, capitale de la Colombie. Ce trajet, accompli en une heure et demie, représente le tiers environ de la distance à vol d'oiseau entre Bogota et Honda et il nous avait fallu deux jours et demi de chevauchées ininterrompues pour parcourir les deux autres tiers!

Nous prenons à la gare un élégant fiacre à deux chevaux qui nous conduit à l'hôtel Europa, où nous trouvons pour la première fois, depuis notre arrivée en Colombie, tout le confort moderne. Cela nous change agréablement des hôtelleries ou des auberges où nous étions descendus jusqu'alors et qui brillaient par leur simplicité, leur manque de confort et souvent par leur malpropreté.